

Florence Richter, *Qui est Georgette ? 2046-2054*, Editions Samsa, Bruxelles, Belgique, 2019, 186 pages.

Comme La Fontaine et Voltaire l'avaient bien compris, la fable, la parabole, sont des moyens puissants pour faire passer un message philosophique. Ici c'est par l'originalité du récit fantastique que Florence Richter sonde (et nous conte) les abus et les excès écologiques de l'humanité. D'où un ton alerte et inattendu, un style vivant et savoureux, à mi-chemin entre le témoignage et la fiction, à cheval entre la confiance amusée et l'interrogation (presque la geste) épique. L'autrice connaît une certaine notoriété littéraire depuis son remarquable essai philosophique *La déesse et le pingouin*¹, où elle montre la richesse fondatrice et l'harmonie existentielle des anciens mythes de l'humanité. Elle nous offre ici, sur un plan métaphorique, le suicide écologique de l'espèce humaine, mais aussi la rédemption du vivant.

Le roman, qui s'étale sur la période 2046 à 2054, met en scène deux héroïnes principales : Rose, musicienne, cheffe d'orchestre, mais aussi militante écologiste, et son amie Alice, dont on découvrira peu à peu qu'elle est une pieuvre. Une pieuvre très intelligente puisque c'est elle qui relate l'aventure à la première personne. « *Solitaire et rusée, colorée comme je le sens*, avoue-t-elle, *audacieuse et curieuse d'esprit* » (p 53). La science a découvert, ces dernières années, la remarquable intelligence des pieuvres². Ces mollusques, qui sont, anatomiquement, des escargots transformés, se sont avérés capables d'opérations intellectuelles dignes des mammifères, comme l'aptitude à faire un détour (s'éloigner de son but pour y revenir ensuite et trouver la nourriture attendue), ou encore la capacité à utiliser des outils. Et l'autrice, pour construire sa fiction, tire grand profit de ces avancées scientifiques, même si, bien entendu, l'imaginaire débridé ne reproduit pas strictement ici les comportements démontrés par la science. Même si elle reste animale, Alice est sans doute aussi très humanisée. Outre leur intelligence, les pieuvres ont la capacité de changer de couleur pour s'adapter à l'aspect de leur environnement, mais aussi probablement sous l'action des émotions qu'elles éprouvent. L'autrice nous fait assister, par ce biais, aux mouvements d'humeur d'Alice : « *A l'instant, je me teinte en bleu, décide de paraître totalement lisse et prends un air étonné* » (p 67).

¹ Florence Richter, *La Déesse et le Pingouin*, « Avant-propos » éditeur, Waterloo (Belgique), 2014.

² Georges Chapouthier, Géniales pieuvres, *Cerveau et Psycho*, Janvier-Février 2013, N° 55, pp 92-93.

Passons à quelques vues et quelques réflexions sur ce roman très original. Je ne vous en donnerai que la trame schématique, car on ne résume pas l'inattendu absolu sans le trahir, on ne rationalise pas une écriture d'esprit surréaliste sans la briser.

Dans les années 2040, la Terre file un très mauvais coton. Il est trop tard pour le ralentissement de l'économie productiviste, trop tard pour le développement durable, trop tard pour sauver de manière traditionnelle la planète. L'humanité a raté l'occasion quand elle s'est présentée. L'humanité agonise dans une Terre aux relents nauséabonds de méthane accumulé, depuis « *l'année 2016, quand tout a basculé* » (p 142) et quand on a enregistré « *un taux de méthane sur Terre cent cinquante fois supérieur à celui enregistré dans la période pré-industrielle* » (p 142). De cette agonie témoigne cette Belgique défigurée, où se meuvent les personnages, et où quelques souvenirs de l'ancien temps surnagent dans un paysage érodé et kafkaïen. « *Quelle dose de crétinisme chez l'espèce humaine* » (p 13). « *Homo sapiens est menacé... Il disparaîtra dans quelques centaines d'années* » (p 105).

L'avenir est aux animaux, à la fois parce que certains humains se métamorphosent en animaux, en des spectacles rapides et violents auxquels l'auteur nous fait assister, et surtout parce que la Terre ne pourra plus supporter, à terme, que les « *animaux de moins de trois kilos* » (p 107). Aussi parce que la « *sensibilité animale convient parfaitement au monde du futur* » (p 145). Ces animaux sont capables d'acquérir les connaissances scientifiques les plus élaborées – et Alice les éduque dans ce sens dans un chapitre désopilant (Chapitre 9 – *Les testicules du merle*). Il faut leur « *transférer le maximum de notre savoir et de notre culture* » (p 107). Et d'ailleurs Hercule, le sympathique paresseux, est même capable de remarques très pertinentes sur la musique (il cite notamment le célèbre philosophe Francis Wolff, qui affirme que : « *dès la petite enfance l'homo sapiens recherche machinalement les rythmes* » (p 128). Et, dans le même esprit, on apprend que : « *tout vivant possède sa mélodie* » (p 14). La poésie aussi est une aptitude chère aux animaux : « *ce que tu nommes 'poésie', tous les animaux le pratiquent couramment* » (p 73). La contemplation poétique a, dès le départ, pu rapprocher Rose, la musicienne à la sensibilité animale, et Alice, la pieuvre aux rêveries humaines.

Mais alors qui est Georgette, qu'on découvre à la fin du livre ? Je ne vous le dirai pas pour ne pas rompre la magie du suspense. Sachez seulement qu'elle est d'une nature tout à fait inattendue et bien loin de ce que vous pourriez imaginer, même si « *elle est omnisciente (et)... d'ailleurs fort bavarde* » (p 181). La fin de l'espèce humaine est aussi la naissance d'un nouveau monde, d'une nouvelle animalité, associés à un triomphe final de l'eau purificatrice : « *voilà mon objectif : libérer l'eau prisonnière !* » (p 182), une eau dans laquelle les pieuvres

et autres animaux à venir trouveront, dans une sorte d'océan primitif renouvelé, la pureté espérée des origines.

Georges Friedenkraft